

Contrechamp

Thierry Horguelin, Marcel Jean et Michel Beauchamp

Numéro 49, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Horguelin, T., Jean, M. & Beauchamp, M. (1990). Contrechamp. *24 images*, (49), 52–52.



Dorothée Berryman et Geneviève Bujold dans l'excellent téléfilm de Michel Brault, *Les noces de papier*. La différence entre cinéma et télé n'est pas une question de support, mais de mise en scène.



LE TRÉSOR DE LA LANGUE

D'une certaine façon, le dernier album de René Lussier, *Le trésor de la langue*, rappelle le cinéma. En l'écoutant, on pense au film-essai, au film-collage que définissait Dominique Noguez dans *Le cinéma autrement*, à ce cinéma fait de bric et de broc que nous ont donné les Dusan Makavejev, les Jean-Luc Godard, les Gilles Groulx et les Fernand Bélanger.

Musique au sens ouvert, où abondent les citations et où alternent et se confondent la prise de son directe (documentaire) et le studio (fiction), *Le trésor de la langue* est une formidable leçon d'histoire où sont conviés tant le Général de Gaulle que Michel Chartrand et Trudeau que le FLQ. La voix rauque de René Lévesque côtoie la poésie rude de Richard Desjardins pour mettre à l'honneur l'émotion et l'intelligence. C'est la revanche du politique sur le désengagement actuel, et la victoire de l'humour sur le didactisme.

On connaissait déjà René Lussier pour sa collaboration avec plusieurs cinéastes, notamment Jacques Leduc (*Albéo, Trois pommes à côté du sommeil*), Pierre Hébert (*Chants et danses du monde inanimé — Le métro, Ô Picasso, tableau d'une surexposition*) et Fernand Bélanger (*Passiflora, L'émotion dissonante*). On ne peut que souhaiter qu'il agrandisse son cercle d'influence, car maintenant, on sait que le cinéma québécois a beaucoup à apprendre de lui. ■

Marcel Jean

CACHEZ CES ÉCRITS

Dans l'*Actualité* du 1^{er} mars dernier, Gilles Carle met en cause «deux horribles phrases» d'André Roy qui fustigent «tous les téléfilms et les documentaires à mission civique». Ayant dit à plusieurs reprises dans ces colonnes tout le mal qu'il fallait penser des fictions d'assistance sociale, on ne peut que sourire à cette tartufferie de l'auteur de *La Guêpe* qui joue à «Cachez ce sein que je ne saurais voir». Car le plus grave, pour Carle, n'est pas tant les propos de Roy (après tout, doit-il penser, ce ne sont là que vaticinations d'intellectuel) que le fait qu'on puisse les lire dans l'annuaire de la Cinémaèque québécoise. Pensez, un organisme d'État! Qui ose dire du mal de films subventionnés! Félicitons au contraire la Cinémaèque de laisser place, dans son bilan annuel du cinéma québécois, à un regard critique qui défait un peu l'unanimité de l'enthousiasme, dans un domaine où, pour des raisons bien connues (étroitesse du «milieu», etc.), l'autocélébration et la pratique de l'encenseur automatique sont monnaie trop courante.

La suite de l'article de Carle se perd dans une défense

et illustration confuse et embarrassée du téléfilm, où l'on affirme que ce sont des «œuvres populaires» pour s'empresse de préciser que c'est «dans le meilleur sens du terme», clause infamante qui est toujours de mauvais augure. Quant à «l'absence généralisée d'arrière-plan social», rappelons que les rares moments où *T'es belle, Jeanne* (par exemple) s'arrache à la moyenne habituelle du téléfilm sont précisément ceux où les personnages échappent au typage sociologique. Ajoutons enfin que si l'on ne saurait effectivement faire de différence de valeur a priori entre films de cinéma et téléfilms, ce sont pour des raisons esthétiques (la différence entre cinéma et télé n'est pas une question de support ou de format, mais de *visée*, de regard et de mise en scène), et non pour les raisons corporatistes qui sous-tendent le discours de Carle.

Reste qu'à côté de la question esthétique, il y a aussi une question économique du téléfilm qui mérite d'être posée, sur laquelle nous reviendrons dès notre prochain numéro. ■

Tbierry Horguelin

LE GÉNIE CANADIEN

La prestation des compères César et Oscar est déjà loin dans les mémoires. Le vague souvenir d'une soirée aux chips pour les mordus toujours déçus de ces spectacles toujours décevants. Et Hollywood qui tient Adjani et ne lui offre même pas l'occasion d'exhiber sa robe Saint-Laurent, ou était-ce Dior? Elle est restée figurante, en médaillon sur l'écran pendant qu'Aerobic Jane s'avavançait moulée dans un léotard en strass. C'est dire l'inculture! Mais nos Génies à nous, Canadiens, ça c'est quelque chose! Toutes ces présentatrices systématiquement de noir vêtues. Une élégance un peu mortuaire pour célébrer le deuil d'une certaine idée du cinéma canadien? Quoi qu'il en soit, les treize Génies d'Arcand conforteront la thèse de l'invasion francophone que soutiennent l'APEC, le COR et autres *red necks*. Mais au fait, à combien de ces statuette Arcand aurait-il renoncé pour entendre de Moscou Natalia Negoda, de son accent mutin, sussurer un *Jésus de Montréal* sonnante et trébuchant? Et du coup en laisser quelques-unes au Canada pour récompenser son propre cinéma. Tous ces Génies perdus aux mains de Québécois qui n'ont pas toujours la décence de «bilinguier» leur laïus de remerciement. Mais Toronto est une ville d'une grande civilité. Le *fair-play* y règne. Et le Québec peut à son aise se distinguer au cinéma, ça ne mange pas de pain. Merci, Thank you. ■

Michel Beauchamp